# Théâtre Français. *Le Misanthrope* [extraits].

On voit quelquefois des assemblées aussi nombreuses ; on n'en voit guère d'aussi satisfaite que celle qui s'était réunie mercredi dernier pour voir *Le Misanthrope*. Souvent l'ennui préside à ces grandes foules que l'engouement, la mode et le caprice attirent. Ce qu'avait imaginé la curiosité ne se réalise presque jamais ; il n'y a que la vanité qui jouisse, et les jouissances de la vanité sont froides ; l'esprit et le cœur n'y prennent point de part : voir, être vu ; critiquer, être critiqué ; donner au public la première représentation d'une coiffure singulière, d'une parure nouvelle : c'est à quoi se réduit à peu près le plaisir de spectateurs et surtout des spectatrices dans ces réunions qui sont des fureurs, dont tout le monde veut faire partie, parce qu'on sait que tout le monde doit s'y trouver.

Hier jeudi, la prodigieuse affluence qui s'était portée à Feydeau n'avait pas pour objet le mérite du spectacle. On donnait *Rose et Colas*; c'était, il y a quarante ans, une pièce charmante ; aujourd'hui, défigurée et méconnaissable, elle afflige ceux qui l'ont vue dans son bon temps, et ennuie encore plus ceux qui ne l'ont jamais vue plus belle. À cette insipide bagatelle, en avait joint un drame extrêmement lugubre, mêlé de quelques farces grossières, *Le Déserteur*, dont tout le monde est rebattu, et dont le mérite consiste dans quelques morceaux de musique. Il n'y avait pas là de quoi s'étouffer ; mais un acteur justement chéri et vivement regretté, jouait pour la dernière fois le rôle dans lequel il avait jadis débuté : il fallait bien voir cet aimable déserteur, quelque coupable qu'il soit de déserter ainsi l'Opéra-Comique et la capitale. Le déserteur n'est cependant pas son meilleur rôle ; il le joue bien ; mais le pathétique déchirant n'est pas le genre auquel il est appelé par la nature : elle ne lui a pas donné tant de grâce, de vivacité, d'enjouement, d'étourderie brûlante, pour jouer le triste rôle d'un soldat qu'on va fusiller. Ce rôle n'était pas même de son emploi, ni fait pour sa voix. Il avait été destiné à Caillot ; Clairval n'a jamais eu l'idée de s'en charger ; il remplissant dans la pièce le rôle singulier et comique de Mantuaciel avec un succès qu'on n'a point encore oublié, et depuis, aucun acteur n'a pu approcher de Clairval dans ce rôle : il y est resté inimitable. Celui du déserteur ne sera jamais cité comme un des rôles brillants d'Ellevioy : quand il y débuta, il ne connaissait pas encore son talent ; et si on l’y fit débuter, ce fut par malice.

Le spectacle du mercredi était autrement composé à la Comédie Française, que celui du jeudi à l'Opéra-Comique. Le chef-d’œuvre de Molière, joué par l'acteur et l'actrice du talent le plus distingué et le plus rare : voilà une représentation fait pour contenter pleinement la curiosité la plus aide et le goût le plus délicat ; les sages et les fous, les esprits solides et les esprits frivoles, les savants et les ignorants pouvaient y trouver leur comte : aussi la salle était-elle pleine depuis le haut jusqu'en bas, et les musiciens avaient abandonné l'orchestre. Aucune circonstance n'influait sur ce concours étonnant : ni nouveauté, ni mode, ni caprice, n'avaient pu se mêler de cette affaire. Il s'agissait d'un ancien chef-d’œuvre du premier de nos comiques, d'un acteur depuis longtemps en possession de plaire, d'une actrice un peu nouvelle à la vérité dans l'emploi des coquettes, mais que tout le monde a vue, que l'on ne vient plus voir par curiosité, mais par sentiment.

Que les temps sont changés ! J'ai vu ce *Misanthrope* presque abandonné, dans le temps même où Molé jouait le rôle, et le jouait très bien : c'était un bon Alceste auquel il manquait une Célimène ; le misanthrope, aujourd'hui, a la coquette qu'il lui faut. Félicitations les spectateurs et les comédiens d'à présent : les uns, de l'empressement qu'ils témoignent pour les chefs-d’œuvre de Molière ; les autres, du soin qu'ils prennent pour les bien représenter. Fleury, dans *Le Misanthrope*, est plein d'âme et de feu, et si quelquefois il n'a pas toute la vigueur de moyens qu'on pourrait désirer ; il y supplée par le sentiment, et le spectateur y gagne. Fleury paraît s'être aperçu plus que ses prédécesseurs que le misanthrope n'est pas seulement un homme atrabilaire, mais un homme sensible.

Mlle Mars a tout ce qu'il faut pour jouer parfaitement les coquettes : taille libre et dégagée, légèreté, vivacité, finesse et grâce ; organe pur et net, doux et sonore : car il ne faut rien de lourd, de traînant, d'embarrassé et d'empâté dans les rôles de cette nature ; joignez à ce qualités l'air de noblesse et de décence, l'art de peindre le sentiment, l'éloquence du jeu muet et des yeux qui parent, vous avez une Célimène qui ne laisse rien à désirer aux plus difficiles. On ne parvient pas à ce degré de perfection sans esprit ; c'est l'esprit qui répand l'âme et la vie sur tout le jeu, qui donne les inspirations : l'esprit est un tact juste et fin des beautés de l'art, une intelligence prompte et sur qui, sans réflexion et sans étude, saisit le vrai point et le ton de la chose : l'artiste dépourvu d'esprit n'a jamais que de l'imitation et de la routine.

Les deux marquis, Armand et Michelot, sont bien pour aujourd'hui, quoique fort différents de ce qu'étaient les marquis ridicules du temps de Molière. Mad. Thénard a le jeu et le ton qui conviennent à la prude, mais pas assez de ce qu'il faut pour rendre vraisemblables ses prétentions sur les hommes, et spécialement sur le misanthrope. Mlle Bourgoin a sa tirade qu'elle débite agréablement, et qui ne manque jamais son effet. Oronte et Philippe sont joués d'une manière satisfaisante par Despez et Lacave. *Le Misanthrope*, *Le Tartufe* et *Les Femmes savantes* sont les trois meilleures comédies qui existent ; ce sont des modèles qui probablement ne seront jamais égalés : la plus grande ambition est de pouvoir en approcher plus ou moins. C'est ce qu'on connaît e de plus parfait pour les caractères, les situations, les mœurs, la force comique, l'énergie de l'expression et du style : c'est chez Molière qu'on trouve le véritable style de la comédie, bien différent du style de nos auteurs modernes, qui n'est qu'un tissu d'antithèses et de petites épigrammes.

Geoffroy.